

Tchekhov / Benedetti

11 novembre – 14 décembre 2013 au Théâtre-Studio

du mardi au vendredi à 20h30, le samedi à 19h30

représentation exceptionnelle le lundi 11 novembre

relâche du 19 novembre au 23 novembre 2014

16, rue Marcelin Berthelot

94140 **ALFORTVILLE**

01 43 76 86 56

métro école vétérinaire (ligne 8)

www.theatre-studio.com

production Théâtre-Studio

co-production Théâtre du Beauvaisis, scène nationale de l'Oise en préfiguration, Théâtre Jacques

Prévert d'Aulnay sous-bois, Pôle Culturel d'Alfortville, La Comédie de Saint Etienne, Centre

dramatique national, Centre dramatique régional de Tours

avec l'aide à la production d'ARCADI

attaché de presse

Pascal Zelcer

06 60 41 24 55

pascalzelcer@gmail.com

chargée de diffusion

Emmanuelle Dandrel

06 62 16 98 27

e.dandrel@aliceadsl.fr

Actualité et acuité des « Trois Sœurs »

Christian Benedetti livre une version âpre et bouleversante de l'œuvre de Tchekhov

Théâtre

Qu'un classique comme *Les Trois Sœurs* soit toujours à (re)découvrir, en voici une éclatante démonstration, avec cette nouvelle version magnifique, âpre et bouleversante, de la pièce de Tchekhov, signée par Christian Benedetti dans son beau Théâtre-Studio d'Alfortville (Val-de-Marne). Dieu sait pourtant qu'on les a vues éclairées par moult metteurs en scène, ces *Trois Sœurs*, et notamment par un certain nombre de maîtres, de Peter Stein, qui en offrit une version légendaire, à Lev Dodine, en passant par l'iconoclaste Frank Castorf.

Christian Benedetti, qui fut un élève d'Antoine Vitez, n'a pas à rougir face à ces références un peu écrasantes. Pour être plus modeste du point de vue des moyens, sa vision éclaire la pièce d'un jour particulier, et lui redonne toute son urgence, son actualité et son acuité, en un spectacle où la rudesse est l'autre nom de la tendresse – ce qui va bien à Tchekhov.

Cela tient d'abord à la manière qu'a Benedetti de créer une communauté entre ses acteurs, mais aussi entre la troupe et les spectateurs, dans ce théâtre qu'il a créé en 1997 dans un ancien entrepôt à vin d'Alfortville, et qu'il tient à bout de bras depuis, dans des conditions économiques précaires – le ministère de la culture se refusant à aider davantage une des rares créations de lieu qui se soit faite, ces dernières années, sur des fondations solides et incontestables quant à la mission du service public du théâtre.

Le Théâtre-Studio est une salle qui a le même charme, la même patine que celle des Bouffes du Nord, et ce n'est pas anodin pour jouer Tchekhov : on est d'emblée avec les trois sœurs, dans leur intimité, sur le petit plateau entouré de murs nus, craquelés, et de poutres de bois. Les voilà donc, Olga, Macha et Irina, perdues dans leur province russe, où leur destin va se jouer, de manière absurde, incompréhensible et déchirante.

Andrei leur frère, s'est marié avec Natasha, la parvenue, et leur monde, ce monde qu'elles rêvaient



« Les Trois Sœurs », avec Nina Renaux, Christine Brücher, Florence Janas et Laurent Huon au Théâtre-Studio (Alfortville). FABRIENNE RAPPENHAU/LEŒIL DU SPECTACLE

pourtant tant de quitter pour partir « A Moscou ! A Moscou ! A Moscou ! », s'effondre. Natasha met la main sur la maison, et chasse littéralement la petite communauté qui s'était formée autour d'Olga, Macha et Irina, dans une forme de fraternité.

Tout arrive toujours trop tard ou trop tôt, dans *Les Trois Sœurs*. Un monde finit et on en espère un autre à venir, dont on ne sait s'il viendra jamais. Verchinine, le colonel utopiste de la pièce – interprété par Christian Benedetti lui-même – s'accroche à son espoir en un avenir radieux, où le travail sauvera l'humanité – sans doute un écho à ce célèbre slogan marxiste : « Le travail crée l'homme ».

Quelle ironie... Un siècle et des poussières après la création de la pièce, on sait que le travail n'a pas sauvé l'homme, qu'il est même au cœur du tragique de la condition humaine contemporaine. Mais Tchekhov, lui le savait déjà. Au travail il oppose la culture, au sens le plus profond du terme, cette culture qui fait baigner les trois sœurs, malgré leur sentiment

d'être des exilées de l'Histoire, dans un ensemble de valeurs qui, sans être grandiloquentes, n'en sont pas moins fondamentales.

C'est cela que Christian Benedetti fait résonner avec force pour nous aujourd'hui, dans un monde où les Natasha semblent avoir gagné la bataille sur les Olga, les Macha et les Irina, et où la culture,

Un spectacle où la rudesse est l'autre nom de la tendresse – ce qui va bien à Tchekhov

prise comme un ensemble de valeurs communes, semble céder le pas devant les modèles de réussite sociale. Et c'est ce que l'on voit, inscrit dans la choralité d'une troupe où tous sont à l'unisson d'un jeu vif, sans langueur, mais qui laisse toute sa place à une émotion profonde, dénuée de sentimentalisme.

Si ces *Trois Sœurs* éclatent d'une

vie évidente, dans l'espace chaleureux créé avec juste une longue table de bois et quelques chaises, c'est grâce à eux, ces beaux acteurs : l'Irina de Nina Renaux – qui fut déjà une superbe Macha dans *La Mouette* mise en scène par Benedetti –, le Touzenbach de Xavier Legrand, l'Anfissa de Jenny Bellay (en alternance avec Isabelle Sadoyan), la Macha de Florence Janas, l'Olga de Christine Brücher... Ils n'ont pas de mal à faire croire à la formation d'une communauté réunie par le seul plaisir d'être ensemble, dans l'air glacial d'une soirée d'automne. ■

FABRIENNE DARGE

Trois Sœurs, d'Anton Tchekhov. D'après la traduction d'André Markowicz et de Françoise Morvan. Mise en scène : Christian Benedetti. Théâtre-Studio, 16, rue Marcellin-Berthelot, Alfortville (Val-de-Marne). Tél. : 01-43-75-86-56. Du mardi au vendredi à 20 h 30, samedi à 19 h 30, jusqu'au 14 décembre. De 10€ à 20€. Durée : 1 h 50. Puis tournée jusqu'en avril 2015, à partir du 16 décembre, à Tours, Authay-sous-Bois, Saint-Etienne, Cachan, Toulouse, Marseille...

LE FIGARO

vendredi 22 novembre 2013 LE FIGARO

44 CULTURE

Tchekhov : les « Trois Sœurs » à la lettre

CHRONIQUE Après « La Mouette » et « Oncle Vania », Christian Benedetti, fidèle à sa méthode, signe une mise en scène rigoureuse, menée tambour battant.



LE THÉÂTRE

Armelle Hélot
armelle@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Au Théâtre-Studio d'Allortville, qu'il a ouvert en 1997, Christian Benedetti n'a cessé de créer des auteurs contemporains : les Britanniques Edward Bond, Sarah Kane, Mark Ravenhill, la Serbe Biljana Srbljanovic, la Roumaine Gianina Carbanariu et jusqu'au Français Christophe Fiât. Au fil du temps, il a ainsi forgé une manière particulière de monter les œuvres. Il n'a jamais été un artiste ayant besoin d'une lourde scénographie pour raconter une histoire ; de plus ses productions voyagent beaucoup, pas question de s'encroûter.

Depuis plusieurs saisons, il a littéralement fait de l'espace même où il travaille la matrice de ses mises en scène. L'architecture du Théâtre-Studio est simple. Sous un haut toit en pente, une



Nina Renaux, Florence Janas, Christine Brûcher sont les Trois Sœurs de Tchekhov, au Théâtre-Studio d'Allortville. À droite, Stéphane Schoukroun. VICTOR TONELLI/ARTCOMART

structure apparente avec sa charpente, ses poteaux, ses cloisons, ses dégagements. Au sol est posé un gradin. De cet espace qui possède un charme certain

semblent surgir « naturellement » les personnages de Tchekhov. Christian Benedetti met en œuvre ici un théâtre pauvre.

Il a monté successivement *La Mouette*, *Oncle Vania*. Voici *Trois Sœurs*, d'après la traduction de Françoise Morvan et André Markowicz. Un théâtre pauvre qui se joue à même le sol du Studio, à fleur des premiers spectateurs et sans costumes sophistiqués : un mélange de vêtements d'aujourd'hui, quelques capotes militaires pour les officiers qui fréquentent la maison des sœurs Prozorov. Très peu d'éléments scéniques : une longue table, des chaises de bois, un piano droit, deux lits pour l'incendie, une balançoire pour le dernier acte. On change de lieu avec rien, presque rien. Et l'on comprend tout, que l'on connaisse très bien ou pas du tout *Les Trois Sœurs*. On ne perd pas un mot, pas une nuance, pas une pensée des protagonistes.

Un chef de troupe

Pourtant, poursuivant sa « méthode », Benedetti demande aux comédiens de dire le texte très vite. Très, très vite. En une heure cinquante, tout se précipite tragiquement. Et l'on est ému aux larmes, bouleversé. Il y a là le travail

remarquable d'un chef de troupe qui joue avec les excellents interprètes qu'il a réunis. Il est un Verchinine secrètement déchiré et stoïque. On ne pourra, ici, citer chacun. Honneur aux sœurs et à leurs rêves : Olga possède l'aristocratie et la finesse de Christine Brûcher, Irina, la franchise de Nina Renaux. Macha, Florence Janas, qui a épousé un professeur de lycée bien incarné par Philippe Crubézy, est sensuelle et malheureuse. La femme de leur frère André, étoffé par la sensibilité profonde de Daniel Delabosse, est dessinée avec grâce par Elsa Granat. Saluons encore Isabelle Sadoyan, la vieille nounou des filles du général, merveilleuse.

Parfois les personnages s'interrompent. Silences suspendus, blancs. Ici s'engouffrent les chagrins et les larmes. »

Théâtre-Studio d'Allortville, du mardi au vendredi à 20h30, le samedi à 19h30. Jusqu'au 14 décembre. Relâche le 22 novembre, représentation le 23 à Nogent-sur-Maine à la Scène Watteau. Du 16 au 20 décembre à Tours, puis en tournée à partir de janvier.

Les Echos

LE QUOTIDIEN DE L'ÉCONOMIE // LUNDI 2 DÉCEMBRE 2013 // LESECHOS.FR

Trois sœurs en tourbillon

Philippe Chevilly
pchevilly@lesechos.fr

« Il faut vivre ! » Tout est consommé et les trois sœurs, de front, fixent l'horizon derrière les spectateurs – regardent une dernière fois l'avenir qui peut-être sera meilleur... dans deux cents ou trois cents ans. On sort d'un tourbillon de vie et de mort – le drame de Tchekhov vécu en deux heures chrono. Et on a la gorge serrée. Des trois pièces du dramaturge russe montées en accéléré par Christian Benedetti, « Trois sœurs » (qui vient après « La Mouette » et « Oncle Vanja ») est la plus réussie, la plus émouvante. Parce que la troupe, aguerrie, est en apesanteur. Parce qu'il n'y a pas de temps mort, seulement des respirations. Parce que les élans d'espoir et les moments de résignation s'entrechoquent et se fondent : la maison des Prozorov est comme un chaudron où bout et s'évapore le monde.

Théâtre-datcha

Toujours le même décor, c'est-à-dire rien ou presque. La belle salle du Studio d'Alfortville est grange, église, théâtre-datcha de plâtre et de bois. Des tables, des chaises, un piano, une armoire, un lit, des paravents, une cuvette d'eau... Les treize comédiens qui l'habitent tracent plaine, rivière, fleurs et bouleaux, font tomber la neige et les soirs

THÉÂTRE
Trois sœurs
d'Anton Tchekhov
Mise en scène de
Christian Benedetti
Alfortville, Studio-Théâtre
(01 43 76 86 56), jusqu'au
14 déc., puis tournée.
2 heures.

d'été. Les fêtes sont un chant, un air de guitare ou un morceau de piano interrompus ; l'incendie du troisième acte est une cloche qui sonne. L'âme russe s'exprime en une gestuelle fiévreuse, un éther piquant. Des bougies à la flamme hésitantes ou des lumières blanches font la nuit et le

jour.

Christine Brücher – digne Olga –, Florence Janas – explosive Macha –, Nina Renaux – solaire Irina –, sont d'une grâce et d'une justesse infinie. Trois sœurs de feu et de glace, femmes modernes à la mélancolie lucide, qui comprennent tout avant les hommes immatures et pusillanimes. Le rythme effréné du spectacle est comme un aiguillon qui semble pousser les personnages vers leur destinée : Moscou, fantasmé par les trois sœurs ; la notoriété, désirée par Andreï, leur frère (Daniel Delabesse) ; le bonheur conjugal, imaginé par Koulyguine, mari de Macha (Philippe Cruzeby) ; le progrès, comme le rêvent chacun à leur façon le baron (Xavier Legrand) et le lieutenant-colonel Verchinine (Christian Benedetti, impérial...).

Mais le temps patine, fait du surplace, se brise même, comme la pendule que fait tomber le vieux docteur Tcheboutykine (Laurent Huon), revenu de tout. Et tout ce petit monde reste en plan au final. Le temps, même pressé, est assassin. ■



Les trois sœurs de front... Irina (Nina Renaux), Olga (Christine Brücher) et Macha (Florence Janas). Photo Fabienne Rappeneau/L'Ét du spectacle

Le nouvel **Observateur**

semaine du 21 au 28 novembre 2013



Les trois sœurs, Olga, Macha et Irina

THÉÂTRE

Sous le regard de Vitez

« Trois Sœurs » de Tchekhov, mise en scène Christian Benedetti ; Théâtre-Studio d'Alfortville, jusqu'au 14 déc. ; 01-43-76-86-56. Puis en tournée avec « la Mouette » et « Oncle Vania » jusqu'au 22 mars.

Sur le piano de leur demeure où l'insouciance des fêtes est un souvenir, les trois sœurs Prozorov ont posé le portrait de leur père mort. Ici c'est Antoine Vitez qui sourit sévèrement sur la photographie. Christian Benedetti place son travail sous ce regard. Metteur en scène, acteur et directeur d'un théâtre de banlieue modeste en moyens, il mène un projet formidable : traverser toute l'œuvre de Tchekhov, à mains nues, ou presque, mais avec une belle troupe. Après « la Mouette » et « Oncle Vania », voici « les Trois Sœurs » (1901). Même décor pauvre (quelques chaises et tables) même urgence à faire résonner sec et haut les rêves éteints d'Olga, Macha et Irina, et le désespoir terrible des habitants de cette ville de garnison qui tentent de rester droits alors que leurs amours, leur monde se fissurent. Ici on parle vite, un silence est un abîme, une musique, un bonheur triste. C'est rude, âpre, terriblement vivant. C'est du Tchekhov droit dans les yeux. **O. Gt**

Le portrait d'Antoine Vitez et la cabane des grands-parents

PAR MONIQUE LE ROUX

Ils n'appartiennent pas à la même génération ; ils créent des spectacles fort différents ; mais ils veulent tous deux se faire « contemporains » des pièces du passé qu'ils mettent en scène, « contemporains » au sens de Giorgio Agamben : Christian Benedetti monte Trois sœurs d'Anton Tchekhov au Théâtre Studio d'Alfortville, Jean Bellorini La Bonne Âme du Set Chouan de Bertolt Brecht aux ateliers Berthier de l'Odéon.

ANTON TCHEKHOV

TROIS SŒURS

Mise en scène de Christian Benedetti

Théâtre Studio d'Alfortville.

Jusqu'au 15 décembre 2013

Christian Benedetti a consacré le Théâtre Studio d'Alfortville, qu'il a créé en 1997, aux auteurs vivants jusqu'à ce qu'il entreprenne de mettre en scène l'œuvre dramatique de Tchekhov dans son intégralité, dans une scénographie unique, selon un principe d'alternance. À *La Mouette* et *Oncle Vania* (1), il vient d'ajouter *Trois sœurs* avec un projet de diptyque ou de triptyque l'année prochaine. *La Bonne Âme du Set Chouan* va aussi bénéficier d'une longue tournée. Au bout de dix ans, Jean Bellorini a soudain connu, grâce à deux spectacles, *Tempête sous un crâne* d'après *Les Misérables* de Victor Hugo, *Paroles gelées* d'après le *Quart Livre* de Rabelais, une reconnaissance qui l'a conduit aujourd'hui aux ateliers Berthier de l'Odéon. Tous deux se rejoignent dans leur manière de se revendiquer « contemporains » : ils ne prétendent pas, comme beaucoup de metteurs en scène, choisir des textes du passé à cause de leur urgente actualité ; au contraire, ils se veulent délibérément « inactuels », pratiquant chacun à sa façon « l'écart » par rapport aux esthétiques dominantes, dans « une certaine disconvenance, un certain déphasage ». Christian Benedetti place même ses *Trois sœurs* dans une perspective empruntée à la phrase de Giorgio Agamben : « Être contemporains [...] : être ponctuels à un rendez-vous qu'on ne peut que manquer ». (2)

Tchekhov réunit au début de la pièce *Olga* (Christine Brücher), Macha (Florence Janas), Irina (Nina Renaux), pour les vingt ans de la benjamine. Les trois sœurs commémorent aussi la mort de leur père, un an plus tôt, le général Prosorov, dont la promotion avait obligé la famille à quitter Moscou pour un chef-lieu de province. À l'arrivée de leur frère, Andreï (Daniel Delabesse), elles célèbrent, pour un temps encore, les mérites d'un homme, savant, musicien, qui sait tout faire, même fabriquer de petits cadres. Et l'un d'eux, au-dessus du piano, une fois retourné, révèle un portrait d'Antoine Vitez en grand uniforme militaire. Christian Benedetti rend ainsi hommage à celui qui fut son professeur au Conservatoire, lui fit découvrir un de ses auteurs de prédilection et l'amena à choisir déjà *La Mouette* pour sa première mise en scène, il y a trente-quatre ans. Une pareille filiation le préserve de toute tentation de « dépoussiérage » des œuvres

BERTOLT BRECHT

LA BONNE ÂME DU SET CHOUAN

Mise en scène de Jean Bellorini

Ateliers Berthier de l'Odéon

Jusqu'au 15 décembre 2013

du passé. De prime abord, le spectateur risque de se méprendre à la vue des costumes modernes (de Lucie Ben Bâta et Chantal Rousseau), qui relèvent seulement du même souci de sobriété que la scénographie, « uniquement indicative » selon les termes de Pasolini, conforme à un espace de répétition. Celui-ci se trouve diversement configuré, d'un acte à l'autre, grâce aux lumières (de Dominique Fortin) et au changement à vue de quelques meubles nécessaires, assez légers et maniables pour être prestement déplacés par les interprètes.

L'ensemble du spectacle se caractérise par sa rapidité. Christian Benedetti se veut ainsi fidèle à Tchekhov qui, selon lui, indépendamment de la réception de ses pièces et de leur assignation définitive à un genre, en l'occurrence le drame, privilégiait « un rythme de comédie ». Il a choisi un texte français propice à ce type de jeu, qu'il a rendu parfois même plus abrupt, et qu'il présente sous le titre *Trois sœurs* « d'après la traduction d'André Markowicz et Françoise Morvan » (3). Celle-ci commente le travail commun avec son partenaire : « Surtout ne pas trancher entre l'humour et le tragique ; garder l'ambivalence et la maladresse », en des termes proches de ceux de Tchekhov : « Dans la vie tout est mélangé, le profond et l'insignifiant, le sublime et le ridicule ». La mise en scène, très respectueuse des didascalies, fait alterner des répliques comme dites dans la hâte et de longues pauses songeuses. Ainsi, tous les personnages, rassemblés en un cercle silencieux, contemplant la minuscule toupie offerte à Irina jusqu'à l'ultime fin de sa trajectoire. L'époux trompé de Macha (Philippe Crubezy) reste longuement pensif entre des propos censés en faire un mari complaisant ou aveugle. Cette manière de creuser les écarts, de souligner les ruptures de ton, de jouer pleinement chaque état – crise de larmes pour Macha ou crise de nerfs pour sa belle-sœur Natacha (Claire Dumas ou Elsa Granat) –, portée par la performance d'une troupe, donne à ce magnifique spectacle une force qui ne recourt à rien d'autre qu'à un texte, des acteurs, un grand art du plateau.

Autre façon d'être inactuel : une des références pour *La Bonne Âme du Set Chouan* est le beau livre *Les Cabanes de nos grands-parents* (4). Nicolas Henry

est parti autour du monde récolter la parole des anciens, les inciter à construire des cabanes à partir des éléments de leur vie quotidienne. Ces quatre cents portraits, accompagnés de récits de vie, ont manifestement inspiré à Jean Bellorini la distribution de deux fameux acteurs, Danielle Ajoret et Claude Evrard, la présence de ce couple octogénaire tout au long de la représentation, alors qu'ils ne jouent que des personnages épisodiques, mais peut-être les véritables incarnations de la bonté. Ils ne semblent pas non plus étrangers à la scénographie bricolée et aux accoutrements pittoresques, même si la créatrice des costumes, Macha Makeïff, y ajoute l'évocation de la famille Deschiens. L'univers de Nicolas Henry apparaît aux antipodes de la vision du monde brechtienne. Qu'un jeune artiste y puise en partie son imaginaire étonné, non par la liberté prise par rapport à une orthodoxie scénique depuis longtemps révolue, mais par l'accent mis sur « la tendresse à l'intérieur de la dureté », sur « l'utopie d'un monde harmonieux, stable, apaisé... » (5). Manifestement, il tient aussi du Soleil, où il a créé ses premiers spectacles, le goût d'une communauté festive, d'un théâtre populaire, d'une création en partie collective.

Le texte, signé par Jean Bellorini et Camille de La Guillonnière, un fidèle de l'équipe, est présenté comme étant partiellement le résultat d'improvisations. Il constitue une adaptation assez libre de la pièce, réduisant par exemple les trois dieux à un seul (Med Hondo). S'y ajoutent des apostrophes au public de la part d'un juvénile marchand d'eau (François Deblock) ou son écoute de France Info du haut d'un escalier de secours. La musique, parfois chant choral, parfois jeu en direct d'un trio virtuose, prend une place beaucoup plus grande dans la pièce que celle de Paul Dessau, le *Requiem* de Mozart s'ajoutant par exemple au *Chant de la fumée*. Le travestissement de « l'ange des faubourgs », de l'ancienne prostituée Shen Té en un cousin fictif, Shui Ta, bientôt patron respecté d'une manufacture, ne relève pas cette fois d'une métamorphose physique, mais de la révélation d'une double virtualité présente dans le personnage, qui exige une performance autrement plus complexe de l'interprète, magnifique Karyll Elgrichi. Il rompt par la même avec l'expérimentation voulue par Brecht, étrangère à la vraisemblance psychologique, révélatrice d'un monde capitaliste à transformer, et ne peut que décevoir certains spectateurs. Mais Jean Bellorini a pris le beau risque d'affronter une grande dramaturgie et, fidèle avec sa troupe de dix-huit interprètes à son projet théâtral, il offre un spectacle des plus réjouissants. ♦

1. *QL* n° 1 033 et 1 058.

2. Giorgio Agamben, *Qu'est-ce que le contemporain ?*, Payot Rivages, 2008.

3. Anton Tchekhov, *Les Trois Sœurs*, Actes Sud, coll. « Babel », 1993.

4. Nicolas Henry, *Les Cabanes de nos grands-parents*, Actes Sud, 2011.

5. « Chanter comme on se met à nu », in *Lettre de l'Odéon-Théâtre de l'Europe*, n° 7, novembre 2013.

par Marie-Céline Nivière et Dimitri Denorme

théâtre

PARISCOPE



TROIS SŒURS

*Nina Renaux, Christine Brücher
et Florence Janas*

**COMÉDIE
DRAMATIQUE**

Christian Benedetti a le projet de monter tout Tchekhov. Après « La mouette » et « Oncle Vania », voici venu le tour des « Trois sœurs ». C'est avec impatience que l'on attendait ce projet. Et nous n'avons pas été déçus. Le metteur en scène garde le même principe : troupe unique, scénographique identique représentant un espace de répétition, avec le strict nécessaire pour les accessoires, pas de fioritures, la lumière de la salle demeure allumée. Ce choix permet une écoute toute particulière de l'œuvre présentée. Benedetti a également pris le parti de nous faire entendre le sous-texte, souvent inscrit dans les didascalies. Pour les « Trois sœurs » ce sont les silences, ils deviennent ici des arrêts sur images. C'est très fort, car ces arrêts marquent ce temps figé qui règle la vie de la famille Prozorov depuis la mort du père. Cette œuvre, on ne l'entend pas de la même manière à 20 ans qu'à 50, prend de la valeur avec l'expérience. Le rêve d'Olga, Macha et Irina de retourner à Moscou représente le rêve d'un monde meilleur, d'une existence moins terne, le désir d'être maître de son destin. Passant de la comédie au drame,

Tchekhov nous montre, sur quatre années, comment les personnages voient peu à peu leur vie s'étioler, leurs aspirations se perdre, leur joie se temir... Et quand il n'y a plus d'espoir, il ne reste plus qu'un objectif, celui de vivre, quoi qu'il arrive. Benedetti a su montrer toute l'humanité de ces personnages attachants, empêtrés dans leur mal-être. Pour incarner ces trois sœurs, son choix se révèle excellent. Les comédiennes font magnifiquement entendre les tourments, les bonheurs de leurs personnages. Christine Brücher est la raisonnable Olga, Florence Janas, l'ardente Macha et Nina Renaux, l'attendrissante Irina. Daniel Delabesse interprète avec une belle habileté les failles de ce pauvre Andréi, soumis à sa femme (épatante Elsa Granat). Toute la troupe est à l'unisson pour faire vibrer ce texte sublime. ●

Marie-Céline Nivière

► **Théâtre Studio - Alfortville (94)**
Renseignements page 59.

A la ville
comme à la
scène

SAINT LOUP

Quand il n'y a pas de réponse...

...à Alfortville!

On se demande parfois, le soir venant, tandis même que la nuit tombe en décembre, ce qui nous pousse à prendre métro ou voiture, pour, par une nuit glacée, éblouie des premières lumières de Noël, se rendre à Alfortville voir du Tchekhov – une folie peut-être, quelque envie de rompre avec l'ordinaire, un désir de voir sur scène ce que dans sa propre vie on ne sait plus voir, allez savoir. On quittait donc cette ville

aime naviguer, glisser, quand le seul mouvement que je connaisse est parfois de rattraper un papier de ma table de travail et de manquer tomber avec lui – mais, ensemble, nous aimons le théâtre – allez savoir là encore ce qui nous y porte. D'ailleurs Foucault a tort – enfin, il n'avait pas vu une mise en scène de Benedetti, ni ses acteurs, toujours les mêmes, une troupe. Pas d'écran, ici, à Alfortville, qui séparerait de la vie, ni vraiment de scène, mais un plateau (tant mieux, je les préfère à la montagne) tout proche des gradins où se joue, non pas la vie comme on

pas, ne l'a jamais aimé, un fiancé demande en mariage une femme qui lui dit ne pas l'aimer, ce qu'il ne peut accepter, ni croire. Les trois soeurs ne peuvent se faire à l'idée qu'on puisse vivre ailleurs qu'à Moscou, ce qu'elles font pourtant depuis toujours. La beauté de Tchekhov, si bien servie par Benedetti et sa troupe, est d'entremêler ces deux thèmes qu'on sait si peu comment vivre qu'on finit par croire que l'autre possède la réponse: Moscou, la femme qu'on aime. Les hommes demandent aux femmes ce qu'elles n'ont pas ou plus pour eux, il y a longtemps que les

mais après avoir tendu les mains vers ce qui aurait pu les retenir à la surface, un lieu, un amour, un visage.

Il n'y a que le théâtre pour vous donner cette intimité avec un autre, un comédien, qui se met à vous ressembler, qui a pris votre visage pour le poser sur le sien. Ces mains tendues des acteurs, il nous vient l'envie de les serrer, mais on se contentera de les garder pour nous et ensuite d'applaudir.

Parfois la vie – et jusqu'à la politique de nos gouvernements – ressemble à ces spectacles qui commencent par l'annonce que la diva n'est pas au mieux, qu'elle chantera, mais sans être tout à fait à son meilleur. En somme, l'idéal sera pour plus tard, jamais. Vivre sa vie quand même, c'est être cette cantatrice malade – on sentait cela à Alfortville et c'était poignant.

J'avais donc ma réponse au terme du voyage. Aucune folie là-dedans : il n'y a rien de plus raisonnable où et qui qu'on soit à aller voir *Les Trois Soeurs* de Benedetti, à Alfortville où ailleurs. Quant à l'évidence de mes désaccords avec celle qui m'accompagnait, qui sait si elle ne formait pas cette scène unique, où, même malade, nous nous produisons ?

Les Trois Soeurs ailleurs en janvier, février, mars à Aulnay, Cachan, Toulouse, Marseille, etc. Se renseigner sur le site du Théâtre-Studio.

Où et qui que vous soyez,
allez voir les Tchekhov de
Benedetti

théâtreStudio

trois
sœurs

Tchekhov / Benedetti

11 novembre – 14 décembre 2013 au Théâtre-Studio

du mardi au vendredi à 20h30, le samedi à 19h30

représentation exceptionnelle le lundi 11 novembre

relâche du 19 novembre au 23 novembre 2014

luxueuse, Paris, en se disant, longeant ses quais, encombrés ce vendredi soir entre deux cortèges de chefs d'Etat africains, que c'était folie d'aller à Alfortville voir un Tchekhov, fût-ce de Benedetti, dont on avait loué ici *La Mouette* et *Vania*.

Michel Foucault dans des entretiens radiophoniques des années 60 que je relisais l'autre jour nous avait pourtant prévenus : le théâtre, ce n'est pas la folie, c'est même tout le contraire, Apollon contre Dionysos, une scène de carton-pâte interposée entre nous-même et notre vérité.

Je me laissais conduire vers ce Golgotha par une profonde Eurydice qui, lassée d'attendre Orphée, avait décidé de prendre les choses en main, à commencer par le volant. Elle aime la montagne où l'on respire, je la déteste car j'y étouffe de trop d'air pur ; elle

la voudrait, mais la vie telle qu'elle est. Benedetti joue et fait jouer Tchekhov comme on vit : parmi les autres, si proches, qui, près de vous vous saisissent, vous heurtent ou parfois, dans leurs bras, vous consolent.

Tchekhov doutait : comment vivra-t-on dans cent ans, ne cessent de répéter ses personnages, la vie sera-t-elle plus belle, meilleure ? Benedetti, qui a l'optimisme du tragique, celui qui veut qu'on n'échappe pas à son destin, répond par toutes les voies et voix de ce magnifique spectacle : la vie nous ressemblera, elle sera la nôtre, il n'en existe d'ailleurs pas d'autre.

Les Trois Soeurs sont une grande pièce sur l'évitement des évènements en amour : un mari ne veut pas voir que sa femme ne l'aime plus, un autre mari ne veut pas admettre que sa femme ne l'aime

femmes ont cessé d'attendre des hommes ce que Moscou seule leur donnera. Leur si célèbre cri "A Moscou !" répondrait à la fin à la question dont Freud dit qu'on ne peut y répondre "Que veut la femme ?". Pas nous, les hommes, mais bien plus, le bonheur, l'amour.

Quand on montre des spectacles qui sont comme la vie, on accède à cette beauté qui ne tient cette fois qu'au théâtre, qu'on voudrait, alors, dans la salle, que cela ne finisse pas, pas si vite, si tôt – tout à l'heure, plus tard on aura la réponse, la vie sera, demain, comme ces journées lumineuses dont parle la plus jeune des trois soeurs, Irina, dans la scène d'ouverture. La mise en scène nerveuse de Benedetti est une réponse au vide que Tchekhov ne cesse d'ouvrir sous les pieds de ses personnages : ils y tomberont,

La version incandescente des *Trois Sœurs* par Christian Benedetti



Florence Janas et Christian Benedetti photos Fabienne Rappeneau

Christian Benedetti a réussi à rendre les spectateurs « accro » à Tchekhov. Après *La Mouette* et *Oncle Vania*, il met en scène *Trois Sœurs* dans son Théâtre-Studio à Alfortville. C'est une nouvelle fois brillant !

On est vraiment « accro » à cette saga Tchekhov comme on peut être « accro » à une série télévisée comme *Homeland* ou *24 heures chrono*. On a envie de voir la suite très vite. Christian Benedetti réussit le pari de renouveler Tchekhov, sans en dénaturer l'esprit. On est bien dans cette Russie du début du siècle. Mais il a enlevé tout le côté suranné que l'on voit trop souvent beaucoup de mises en scène qui considèrent que l'on ne peut pas jouer Tchekhov sans faire référence à Stanislavski. **Les versions de Benedetti sont des corps à corps.** Les personnages ont une force inouïe et tous les comédiens empoignent leurs rôles avec une belle rage.

Christian Benedetti impose **un sacré tempo dès le début** du spectacle. On est tout de suite dans le vif du sujet. Pas le temps d'installer un climat, la force du jeu des comédiens nous propulse dans la maison de famille des sœurs Prozorov. Les pauses, les silences, Christian Benedetti les construit différemment comme il aime le faire. **Par moment les comédiens se figent.** Les images s'arrêtent. Le public respire et réfléchit à la scène qu'il vient de voir. C'est magnifique. Ce jeu naturel, rythmé, agrémenté de silences pensés est magnifiquement porté par toute la troupe.

Dans cette pièce les personnages philosophent sur le bonheur, le mariage, la solitude, la vie. Et dans cette maison si tranquille, la vie va enfin s'installer avec l'arrivée des militaires. Macha tombe amoureuse du lieutenant-colonel Verchinine et Irina du baron von Touzenbach. **Tout est à fleur de peau.** Il y a un côté hystérique et jouissif dans cette version et l'on redécouvre certains personnages comme Natalia, un brin folle (excellente Claire Dumas) qui chasse les sœurs de la propriété, gouverne la maison sans égard pour les domestiques.

Christian Benedetti nous gratifie de quelques surprises : un portrait d'Antoine Vitez trône sur un piano. Et au bout d'une heure cinquante c'est la tristesse qui s'abat sur la maison. Les militaires partent au front, et les sœurs Prozorov ne verront jamais Moscou. Nous on se réjouit de voir la suite des pièces de Tchekhov par Christian Benedetti.

Tchekhov, troisième acte, par Christian Benedetti

Publié le [19 novembre 2013](#) par [fauteuil-d-orchestre](#)



Photo Fabienne Rappeneau

Suite du projet Tchekhov de Christian Benedetti, qui consiste à monter l'intégrale des pièces d'Anton Tchekhov dans l'ordre de leur écriture, dans un espace scénographique dépouillé et avec une troupe d'acteurs que l'on retrouve de pièce en pièce. Après *La mouette* et *Oncle Vania*, c'est au tour de *Trois sœurs* (d'après la traduction d'André Markowicz et Françoise Morvan). Tchekhov interroge le monde, Benedetti interroge la forme théâtrale et la représentation. Absence de superflu, dans le décor, dans le jeu, mais le strict nécessaire et le choix d'une radicalité dans la forme et l'expression. La salle est éclairée, les comédiens entrent, on accroche une pendule... Le temps de la représentation commence à courir. La diction est presque mécanique, le débit, rapide, le jeu « blanc », comme pour une lecture, une répétition. Par instants, un silence suspend la parole, qui interpelle, laisse planer d'insondables douleurs diffuses. Peu à peu, on est aspiré par le cœur du texte, ses interstices, par tout ce qui se joue entre les personnages et par chacun d'eux. De la pièce, tout est là : la nostalgie de Moscou, la conscience d'un monde qui disparaît, l'espoir d'un autre à venir, le déchirement, la fuite du temps, les réflexions sur l'existence, la vie qui passe... «C'est juste une impression, qu'on existe», dit Tchekhov. Avec Christian Benedetti et ses interprètes (ensemble choral sans fausse note formé par Christine Brücher, Florence Janas, Nina Renaux, Daniel Delabesse, Philippe Crubézy, Xavier Legrand, Laurent Huon, Jean-Pierre Moulin, Isabelle Sadoyan, Stéphane Schoukroun,...), l'impression résonne longtemps.

Trois sœurs

* * *

Théâtre Studio, 16 rue Marcelin Berthelot, 94 140 Alfortville. Tél. 01 43 76 86 56. Erreur ! Référence de lien hypertexte non valide. Jusqu'au 14 décembre puis tournée : Tours, Aulnay-sous-Bois, Saint-Etienne, Cachan, Toulouse, Marseille...



Trois sœurs - Théâtre-Studio d'Alfortville

Vendredi, 15 Novembre 2013 11:41 Isabelle Bournat [Théâtre](#) - [Théâtre classique](#)



Jusqu'au 14 décembre 2013

Cette pièce de [Tchekhov](#) maintes fois jouée est proposée ici en un point de vue nouveau, percutant et cisailant.

Christian Benedetti a entrepris de monter l'intégralité de l'œuvre de Tchekhov, avec un noyau de comédiens à chaque fois identique et un principe scénographique unique. Après [La Mouette](#) et [Oncle Vania](#), il propose donc *Trois sœurs* (et non « Les » trois soeurs, comme le titre habituellement retenu).

Macha, épouse d'un professeur, Olga et Irina vivent ensemble dans une maison provinciale de Russie avec leur frère marié et père de famille. Autour d'elles gravitent la babouchka et des militaires en garnison qui deviennent leurs amis et leur rendent fréquemment visite. C'est l'avant-révolution russe, les esprits sont à la fois enlisés dans l'ennui, le désespoir, la rage contre l'existence insatisfaisante et la lancinante question du sens de la vie. Dans cette atmosphère sans héros, on voit s'engloutir les rêves et l'amour, les uns et les autres s'étiolant avec plus ou moins de tristesse ou de fatalisme, s'accrochant parfois au travail comme un naufragé à un morceau de bois. Mais de cette pièce dominée par le lent écoulement des vies absurdes et mélancoliques, Christian Benedetti tire une matière nouvelle, où la densité des séquences verbales ouvre sur de brusques douleurs qui vous sautent au collet, parfois par un trait de silence.

D'entrée de jeu, l'accrochage d'une horloge avertit le public : le temps sera traité tel un matériau vivant. Le metteur en scène place le spectateur en une situation qui bouscule toutes les lignes d'observation. Le décor n'est pas même appréhendé en tant que tel mais devient plutôt un marquage minimum, des chaises et une table, lits, paravent, banc, samovar, campant le lieu. Ces éléments sont là parce qu'ils sont indispensables au déploiement de la pensée mais en aucun cas ils ne servent à enjoliver ou même créer une ambiance. D'ailleurs, l'ambiance n'est pas au pathos ni à la psychologie ni au tracé des personnages. Le théâtre est tout entier dans « des

caractères et des structures mentales confrontées à des structures de comportements et d'actes à l'intérieur d'une structure globale », précise Christian Benedetti.

Par ces options qui correspondent à un renouveau dramaturgique, le texte sort de sa place. Il devient parfois un jet précipité, presque bâclé, afin que son en-dessous prenne le devant de la scène. Toute complaisance du déroulement verbal obséquieux est bannie, les mots deviennent parfois des détails infimes d'un mouvement textuel et c'est grâce à ce tempo rapide et cette ponctuation revue que surgit la brutalité des abandons et des solitudes. Des spectateurs qui viendraient en recherche des habituelles reconstitutions tchékhoviennes, seront bousculés par le débit en trombe et la diction volontairement mise à l'arrière-plan. Mais Tchekhov trouve une force nouvelle, et les jeunes générations qui ne sont pas imbibées par les choix scéniques coutumiers, seront à coup sûr sous le choc.

Il faut aller voir cette pièce sans en attendre la petite musique dont on l'entoure généralement et accepter d'être peut-être effrayé, avant de rentrer dans tous les interstices, parfois avec humour, de ce vieux monde qui devient totalement le nôtre. Christian Benedetti pense le théâtre en homme aujourd'hui, en metteur en scène du 21^e siècle qui va puiser dans cette pièce les vertiges humains devant leur mortalité. Il axe sa vision sur un rythme qui nous positionne différemment et éclaire les apparentes tranquillités de l'ennui d'une foudroyante poésie contemporaine. Emportés dans ce vaste projet, l'équipe de comédiens à laquelle s'intègre Christian Benedetti lui-même, fait corps avec le phrasé et projette de lumineuses syncopes, de cinglantes suspensions de dialogues et sidérants contretemps. Une grande et troublante partition.

Isabelle Bournat



Cette pièce de [Tchekhov](#) maintes fois jouée est proposée ici en un point de vue nouveau, percutant et cisailant.

Christian Benedetti a entrepris de monter l'intégralité de l'œuvre de Tchekhov, avec un noyau de comédiens à chaque fois identique et un principe scénographique unique. Après [La Mouette](#) et *Oncle Vania*, il propose donc *Trois sœurs* (et non « Les » trois sœurs, comme le titre habituellement retenu).

Macha, épouse d'un professeur, Olga et Irina vivent ensemble dans une maison provinciale de Russie avec leur frère marié et père de famille. Autour d'elles gravitent la babouchka et des militaires en garnison qui deviennent leurs amis et leur rendent fréquemment visite. C'est l'avant-révolution russe, les esprits sont à la fois enlisés dans l'ennui, le désespoir, la rage contre l'existence insatisfaisante et la lancinante question du sens de la vie. Dans cette atmosphère sans héros, on voit s'engloutir les rêves et l'amour, les uns et les autres s'étiolant avec plus ou moins de tristesse ou de fatalisme, s'accrochant parfois au travail comme un naufragé à un morceau de bois. Mais de cette pièce dominée par le lent écoulement des vies absurdes et mélancoliques, Christian Benedetti tire une matière nouvelle, où la densité des séquences verbales ouvre sur de brusques douleurs qui vous sautent au collet, parfois par un trait de silence.

D'entrée de jeu, l'accrochage d'une horloge avertit le public : le temps sera traité tel un matériau vivant. Le metteur en scène place le spectateur en une situation qui bouscule toutes les lignes d'observation. Le décor n'est pas même appréhendé en tant que tel mais devient plutôt un marquage minimum, des chaises et une table, lits, paravent, banc, samovar, campant le lieu. Ces éléments sont là parce qu'ils sont indispensables au déploiement de la pensée mais en aucun cas ils ne servent à enjoliver ou même créer une ambiance. D'ailleurs, l'ambiance n'est pas au pathos ni à la psychologie ni au tracé des personnages. Le théâtre est tout entier dans « des caractères et des structures mentales confrontées à des structures de comportements et d'actes à l'intérieur d'une structure globale », précise Christian Benedetti.

Par ces options qui correspondent à un renouveau dramaturgique, le texte sort de sa place. Il devient parfois un jet précipité, presque bâclé, afin que son en-dessous prenne le devant de la scène. Toute complaisance du déroulement verbal obséquieux est bannie, les mots deviennent parfois des détails infimes d'un mouvement textuel et c'est grâce à ce tempo rapide et cette ponctuation revue que surgit la brutalité des abandons et des solitudes. Des spectateurs qui viendraient en recherche des habituelles reconstitutions tchékhoviennes, seront bousculés par le débit en trombe et la diction volontairement mise à l'arrière-plan. Mais Tchekhov trouve une force nouvelle, et les jeunes générations qui ne sont pas imbibées par les choix scéniques coutumiers, seront à coup sûr sous le choc.

Il faut aller voir cette pièce sans en attendre la petite musique dont on l'entoure généralement et accepter d'être peut-être effrayé, avant de rentrer dans tous les interstices, parfois avec humour, de ce vieux monde qui devient totalement le nôtre. Christian Benedetti pense le théâtre en homme aujourd'hui, en metteur en scène du 21^e siècle qui va puiser dans cette pièce les vertiges humains devant leur mortalité. Il axe sa vision sur un rythme qui nous positionne différemment et éclaire les apparentes tranquillités de l'ennui d'une foudroyante poésie contemporaine. Emportés dans ce vaste projet, l'équipe de comédiens à laquelle s'intègre Christian Benedetti lui-même, fait corps avec le phrasé et projette de lumineuses syncopes, de cinglantes suspensions de dialogues et sidérants contretemps. Une grande et troublante partition.

Isabelle Bournat



Critique : Les trois sœurs (Anton Tchekhov / Christian Benedetti)

Les trois sœurs

Texte d'Anton Tchekhov, mise en scène de Christian Benedetti

Théâtre-Studio d'Alfortville, du 11 novembre au 14 décembre 2013

Lorsqu'en 2011 il décide de revenir à *La Mouette*, qu'il avait mise en scène à sa sortie du Conservatoire une trentaine d'années plus tôt, Christian Benedetti imagine qu'il s'agit de son dernier travail théâtral. « Ensuite je ferai autre chose de ma vie », confie-t-il. Mais le théâtre en décide autrement et Benedetti se lance le défi de monter toutes les pièces de Tchekhov, dans l'ordre de leur écriture et avec la même équipe d'acteurs. Son désir est de voir « jusqu'où et comment nous pouvons traverser ces rôles, ces histoires, ces vies avec les mêmes êtres humains ». [1] Une aventure de troupe qui en est aujourd'hui à sa troisième expérience, avec *Les trois sœurs* montée sur un rythme endiablé qui fait apparaître toute la modernité des personnages.

La découverte est saisissante : dès les premières répliques, d'un accéléré étonnant, nous sommes embarqués dans un monde qui se précipite vers sa disparition. La course contre le temps est une course à la fois contre et vers la mort, et la parole est à elle seule une lutte pour la vie. Benedetti continue à explorer son parti pris d'un espace de répétition (scénographie allusive, accessoires élémentaires, lumières de la salle allumées) et dirige ses comédiens vers ces moments où la tension se cache derrière la distance, où la rapidité du rythme tente de dissimuler le conflit intérieur. Et cette accélération (le spectacle dure moins de deux heures) nous rapproche de manière très forte de ce qui se déroule sur scène : c'est notre rapport angoissé au temps qui est ici questionné, notre course effrénée vers un accomplissement toujours ajourné. Leur Moscou perdue est décidément la nôtre... « Pas de psychologie, pas de personnages, mais des caractères et des structures mentales », annonce Christian Benedetti. En effet, le rythme et la distance du jeu mettent en lumière le sens, l'essence de ce drame que Tchekhov voyait comme une comédie : il y a quelque chose d'extrêmement tonique et clair dans l'enlisement et l'incapacité d'agir des sœurs, dans l'invasion des lieux par une Natacha sans la moindre gêne, dans l'amitié quelque peu opportuniste des militaires, Verchinine en tête. Les espoirs s'évanouissent aussitôt qu'ils naissent et les moments joyeux, plus furtifs que jamais, laissent un goût profondément amer.

Véritable trouvaille qui participe de cette nouvelle approche du rythme tchékhovien, des arrêts sur image arrivent par surprise, figent l'image et suspendent le temps. Si ces pauses artificielles étaient en parfaite harmonie avec le jeu de l'inégalable Anamaria Marinca qui avait été la première Nina dans *La Mouette*, un jeu parcouru de petits gestes qui rythmaient ses changements d'intention donnant une épaisseur palpable au temps qui file, elles s'avèrent ici moins lisibles, car l'effet, souvent placé à des moments de clôture de sens, semble avoir perdu l'urgence et la fraîcheur de son invention.

Avec une grande simplicité de moyens, Benedetti et sa belle troupe nous offrent un Tchekhov éclatant de limpidité et tellement proche qu'il en devient bouleversant. L'émotion du finale avec le regard des trois sœurs plongé dans le nôtre pour dire, comme d'une seule voix, leurs espoirs perdus, reste encore vive. Cette perte au centre de toutes les pièces de Tchekhov que les mises en scène de Benedetti la figurent et la matérialisent avec un dessin à la craie à même le sol. Une mouette, à l'image du symbole du Théâtre d'Art de Moscou dans *La Mouette*, le coût du domaine dans *[l'Oncle Vania](#)*, les fleurs que Natacha plantera dès qu'elle deviendra la reine de la demeure dans *Les trois sœurs*. Un monde disparaît sans s'en apercevoir. *La Cerisaie* qui clôturera ce magnifique parcours est déjà annoncée.

Myrto Reiss

Trois soeurs de Tchekhov au Théâtre-Studio d'Alfortville

Christian Benedetti poursuit son projet Tchekhov - monter toutes les pièces dans l'ordre de l'écriture - avec *Trois Soeurs* (après *La Mouette* et *Oncle Vania*, actuellement en tournée).



Les costumes semblent assemblés comme s'ils avaient été tirés d'une malle, un peu au hasard, vaguement russes, vaguement contemporains.

Pour toute scénographie, le stricte nécessaire, chaises, bancs, tables, rien ne distrait alors le spectateur qui ne peut que se mobiliser sur le texte et les comédiens...ou s'enfuir.

La diction claire, précise, mais extrêmement rapide se heurte à des respirations, des pauses, figeant les mouvements pendant quelques instants. Le spectateur est absorbé, l'écoute intense et l'absence de paroles ou de gestes lui offre la possibilité de chercher du sens, jamais du repos.

Bref, ça passe ou ça casse. On ne peut pas se contenter de recevoir, de regarder, d'écouter, de rester à distance, bien sagement comme un public tranquille, vaguement bienveillant mais prêt à penser à autre chose, voire à somnoler paisiblement. On participe à ces ruptures de l'espace et du temps ou on reste en dehors, décontenancé.

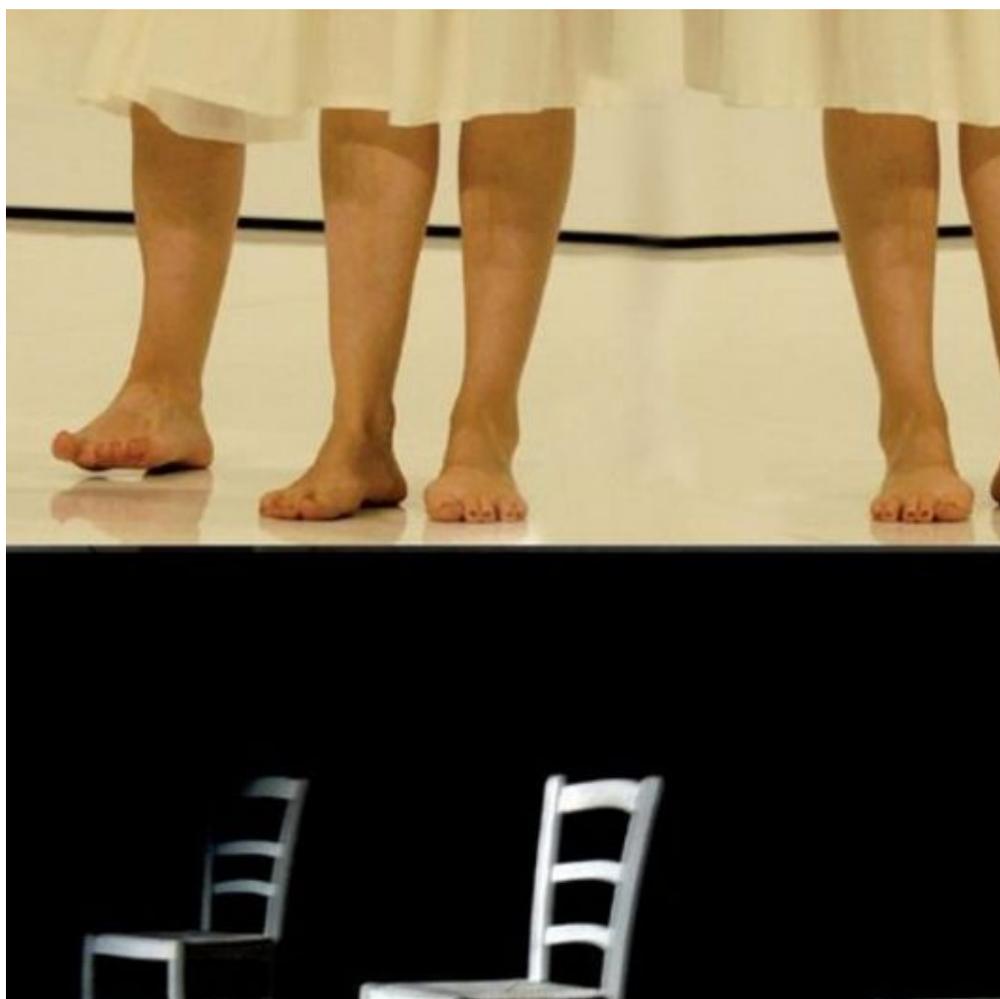
La petite salle du Théâtre-Studio, étroite et haute, permet cet échange entre comédiens et spectateurs. Il n'est pas dit que cela puisse produire les mêmes effets dans un autre lieu, trop vaste, où le spectateur reste physiquement éloigné de ce qui se joue devant lui et presque avec lui.

Les trois soeurs feront les frais du drame. On le sait bien. Le désamour, la mélancolie, la tristesse, la mort sont la trame non seulement de la pièce mais de la vie, pas de fuite possible, juste une survie par le travail et l'oubli et le passage du temps. Après les rêves, le drame, le départ de tous ceux qui donnaient un peu d'espoir ou juste de quoi se changer les idées pour un moment, il ne restera rien d'autre que cette routine du jour après jour, quand la pièce terminée, on abandonnera son fauteuil, les personnages, et qu'il ne se passera plus rien du tout.

Photos: Fabienne Rappeneau

10 raisons de sortir ce week-end

- **THÉÂTRE :**
« Trois Sœurs » en un éternel renouvellement, à Tours



Olga, Macha et Irina n'ont qu'un rêve : aller « à Moscou ! » Alors qu'elles quittent un monde qui s'effondre, elles espèrent tout d'un autre, qui n'est hélas pas encore prêt. Basé sur l'opposition entre un pragmatisme économique et la culture au sens large, la pièce d'Anton Tchekhov reste d'une inquiétante actualité. Plus de cent ans après sa création, la mise en scène de Christian Benedetti accentue l'urgence du propos en un spectacle où la rudesse est l'autre nom de la tendresse – ce qui va bien à Tchekhov. Un classique monté à Paris, proposé à Tours durant quatre jours, avant une longue tournée – jusqu'en avril 2015 – qui passera par Saint-Etienne, Cachan, Toulouse, Marseille.

[Nouvel Olympia](#), Théâtre Communautaire, 7, rue de Lucé, 37000 Tours. Tél. : 02-47-64-50-50. Lundi, mardi, mercredi, vendredi à 20 heures, jeudi à 19 heures. Du 16 au 20 décembre. Tarifs : de 8 à 20 euros.



www.webthea.com

LE MAGAZINE DU SPECTACLE VIVANT

Trois Sœurs de Tchekhov

Sous haute tension

Commencé en 2011 avec *La Mouette*, emblématique « des formes nouvelles » à l'œuvre dans le théâtre de Tchekhov, Christian Benedetti poursuit son projet de mettre en scène l'intégralité des pièces du dramaturge russe dans l'ordre de leur écriture et avec la même troupe d'acteurs. C'est que, pour le directeur de ce lieu de fabrique et de recherche qu'est le Studio d'Alfortville, Tchekhov est le riche gisement à partir duquel peut s'explorer tout à la fois l'art du théâtre et l'âme humaine.

Après *Oncle Vania* la saison dernière, voici aujourd'hui les *Trois Sœurs* sur l'établi où s'examinent les contradictions humaines, l'enlèvement des rêves et les empêchements d'entreprendre



Il y a Olga, l'aînée, devenue institutrice et déjà un peu vieille fille (Christine Brücher), Macha la passionnée habillée de noir, comme déjà veuve de son professeur de mari qu'elle ne supporte plus (Florence Janas), Irina (Nina Renaux) la benjamine dont on fête les vingt ans quand la pièce commence. Trois sœurs qui végètent dans leur petite ville de province et rêvent de retourner à Moscou le paradis de leur enfance. A leur côté Andreï (Daniel Delabesse), le frère qui se rêvait grand savant et ne rêve plus à rien, s'enlise dans sa graisse en dilapidant au jeu le patrimoine de ses sœurs tandis que Natalia (Elsa Granat), sa femme, fait main basse sur la maison, détruisant les arbres des allées tout comme Lopakhine fera gémir sous sa hache les arbres de *La Cerisaie*.

Dans leur salon vont, viennent, discutent, disputent et philosophent quelques soldats de la garnison. Naissent des espoirs de nouveaux départs et des illusions de vie meilleure qu'un coup de pistolet et le départ de la troupe anéantissent. Serrées l'une contre l'autre, les trois sœurs regardent partir les militaires et leur rêve au son d'une musique « si gaie, si joyeuse, qu'on croirait sur le point de savoir pourquoi nous vivons, pourquoi nous souffrons... Si l'on pouvait savoir... » conclut Olga dont le « nous vivrons » semble faire écho à l'injonction de Sonia à l'oncle

Vania « Il faut vivre quand même, nous allons vivre ». La preuve en somme que de pièce en pièce Tchekhov met sur la scène des individus inaptes à vivre le présent, coincés entre aspirations nouvelles et poids du passé, cherchant désespérément un sens à leur vie.

Fidèle à son objectif de bouleverser les codes et les habitudes, Christian Benedetti use des méthodes mises à l'œuvre avec *La Mouette*, et *Oncle Vania*. Dans un espace presque nu, quelques chaises, une table, un piano, une pendule, « un capharnaüm » qui suggère l'idée d'un chantier en cours, d'un travail à vue et sous haute tension auquel nous assistons non pas installés en voyeurs dans le noir, mais dans un plein feu qui fait fonction de pont reliant la salle et la scène. Judicieux parti pris qui nous projette au vif de l'existence de ces êtres désolés qui prétendent partir, entreprendre et qui piétinent sur place. Par leur urgence à dire, que marque le phrasé rapide, ponctué de silences, des comédiens, ils sont nos parents, nos frères, nos amis, ils sont nos rêves avortés et nos propres piétinements.



Christian Benedetti, qui interprète également Verchinine en faisant un clin d'œil à son maître Antoine Vitez, revisite une fois encore Tchekhov de fond en comble, le décrasse de ses falbalas naturalistes et surtout de sa fameuse petite musique nostalgique. Il le fait en toute complicité avec une troupe d'acteurs au mieux de leur forme et pleinement investis dans une proposition scénique pas si iconoclaste qu'il y paraît, puisque c'est à l'essence même de la parole de l'auteur, servi au pied de la lettre, qu'elle rend justice. Avant les effets de la douleur, ce qui se donne à voir et entendre dans cette tonique version des *Trois Sœurs*, ce sont les causes qui nous enchaînent à nos déboires renvoyant chacun, sans pathos, à sa responsabilité.

Travail exigeant et hautement artistique qui pourrait bien rejoindre la belle idée d'un « théâtre élitaire pour tous » si cher justement à Antoine Vitez et mériterait d'être pleinement soutenu par les pouvoirs publics. Pourtant, à l'heure des grands renouvellements à la tête Centres dramatiques nationaux, Christian Benedetti reste sur la touche. Comment ne pas s'interroger sur les critères qui président au choix du ministère de la culture ? Le souci du nécessaire rééquilibrage Homme/Femme, n'explique pas tout.

Trois Sœurs de Tchekhov d'après la traduction d'André Markowicz et Françoise Morvan. Mise en scène Christian Benedetti, avec Christine Brücher, Florence Janas, Nina Renaux, Daniel Delabesse, Philippe Crubézy, Claire Dumas et Elsa Granat (en alternance), Christian Benedetti, Stéphane Schoukroune, Xavier Legrand, Laurent Huron, Mathieu Barbet et Gaspard Chauvelot (en alternance), Jean Pierre Moulin, Jenny Bellay et Isabelle Sadoyan (en alternance) durée : 2h

Photos © Fabienne Rappeneau

Théâtre Studio d'Alfortville jusqu'au 14 décembre tel 01 43 76 86 56

Et en tournée 19 et 20 novembre Beauvais, 23 novembre Nogent/Marne, 16 au 20 décembre Tours, 14 janvier Aulnay Sous-Bois, 20 au 26 Saint Etienne, 30-31 Cachan, 18 au 22 Février Toulouse, 8 mars Pôle culturel d'Alfortville, 14 au 22 mars Marseille.



Trois Soeurs de Anton Tchekhov

Mise en scène de Christian Benedetti

Avec Christian Benedetti, Mathieu Barbet, Christine Brucher, Gaspard Chauvelot, Philippe Crubézy, Daniel Delabesse, Claire Dumas et Elsa Granat en alternance, Laurent Huon, Florence Janas, Xavier Legrand, Jean-Pierre Moulin, Nina Renaux, Isabelle Sadoyan, Stéphane Shoukroun

***Trois Soeurs* d'Anton Tchekhov s'inscrit dans la lignée de *La Mouette* et d'*Oncle Vania* mis en scène par Christian Benedetti sur la scène du Théâtre-studio d'Alfortville.**

La porte d'entrée du Théâtre-Studio d'Alfortville franchie, il règne en ce lieu une atmosphère digne des quais de Scène, brouillard et levée du jour, tempête et accalmie. Il est des hommes et les femmes, comédiens et comédiennes, régisseur et costumiers, qui retournent la terre pour en extraire le minéral prompt à sculpter un théâtre artisan, un théâtre partisan. Christian Benedetti, un prénom et un nom qui s'écrivent en lettres ouvrières sur la vitrine du théâtre d'expression. De Tchekhov, il intègre les intonations slaves, il introduit une ponctuation qui met en lumière des individualités, il adopte un mouvement littéraire qui se transpose au présent. La dramaturgie, la sienne, s'échafaude à partir d'un travail de réflexion collective sur la pensée de l'auteur à prolonger dans la mise en scène.



Ainsi, en a-t-il été dans les précédentes productions de *La Mouette* et d'*Oncle Vania*.

Dans un théâtre comme le sien où la matière brute de la structure se prête à l'écriture de l'auteur russe, les règles de vie se fragmentent de prises d'intérêts conflictuels et psychologiques. Tchekhov se nourrit des respirations et des soupirs, des émotions et des douleurs partagés par les parents d'une famille unie par le souvenir et la désorientation existentielle à laquelle chacun s'accorde bon gré, mal gré.

Les *Trois Sœurs*, une fresque familiale marquée par des convergences et des antagonismes, des rapprochements et des écarts de conduite. Les visages expriment à huis-clos ce que la raison du cœur refuse d'entendre, la vérité.

La mort du père de famille, un an en amont, a ouvert des brèches au sein de la fratrie. Jalousie, rancœur, amour désavoué tiennent le devant du propos empreint de critiques vilipendant qui ose s'y frotter.

Drame social qui oblige à poser le regard sur chacun des personnages avec un œil différent. Recel d'impuissance et de passivité font front à la tempérance et à la tension palpable.

La mise en scène, une construction logique d'alternances. La fluidité des répliques et les silences imposés. Les polyphonies et les solitudes. La musique et les éclats de voix.

La scénographie balaie le superflu et le décor s'en ressent avec les éléments installés pour ne pas se figer. A l'image de la mécanique psychologique qui élève les accords en désaccords.

Les comédiens rentrent de corps avec les personnages incarnés, à croire qu'ils ne font qu'un. L'espace ne recèle aucune zone d'ombre car les comédiens l'investissent sur l'ensemble de sa superficie.

A traduction parfaite, le texte n'en est que plus crédible. Nait en bouche, l'écriture de Tchekhov, laquelle prend forme avec l'intelligence de la narration. Les comédiens excellent dans ce registre et d'écrire qu'il convient d'y associer l'intonation portée avec élégance et intensité à la formulation.

Christian Benedetti referme le livre de théâtre de Tchekhov avec cette magnifique mise en scène des *Trois Soeurs*.

Philippe Delhumeau



Trois Soeurs de Anton Tchekhov
Du 11/11/2013 au 14/12/2013
Du mardi au vendredi à 20h30, samedi à 19h30.

Théâtre-Studio d'Alfortville
16 rue Marcelin Berthelot
94140 ALFORTVILLE (Métro Ecole vétérinaire de Maisons-Alfort (ligne 8))

Réservations : 01 43 76 86 56

THEATRE - « Trois sœurs », d'Anton Tchekhov

Une vitesse prenante



Nina Renaux, Christine Brücher, Florence Janas - F. RAPPENEAU

Après « la Mouette » et « Oncle Vania », Christian Benedetti monte cet autre chef-d'œuvre selon sa manière vive très particulière. Un spectacle magnifique.

RIEN. Une longue table. Des chaises de bois clair. Plus tard, des lits, une balançoire. Le tout déplacé à vue par les comédiens eux-mêmes entre chaque acte. Des lumières. Un piano, une guitare. Des costumes disparates mais tous « *exacts* », et Christian Benedetti, qui dirige ses camarades et joue, signe une fois de plus une version superbe d'un Tchekhov très connu. On le redécouvre. On suit la représentation très rapide et l'on est, comme jamais, touché, bouleversé.

La méthode Benedetti, vous la connaissez : le texte, d'après la traduction de Françoise Morvan et André Markowicz, est dit très vite, mais non sans intention, sentiment, nuance. Parfois, des blancs trouent la nappe de la représentation. Des silences où toutes les paroles sont suspendues. Souvent, les personnages nous prennent à témoin.

Cela donne quelque chose de miraculeux. On est immédiatement de plain-pied avec les protagonistes et il faudrait citer chacun des 14 interprètes (plus deux qui jouent en alternance), tant ils sont convaincants et incarnent avec une intelligence magnifique les si touchants personnages de Tchekhov. La célérité n'interdit jamais l'émotion. Il y a là quelque chose d'envoûtant, de prenant. L'espace du Studio-Théâtre se prête parfaitement à cette forme « pauvre » et si riche artistiquement. Mais dans toutes les salles, le charme opère. Christian Benedetti est aussi un excellent comédien, comme ses « sœurs », Christine Brücher, Florence Janas, Nina Renaux, sans oublier leur belle-sœur, Elsa Granat, et leur nounou, Isabelle Sadoyan.

> A. H.

Théâtre-Studio d'Alfortville (tél. 01.43.76.86.56, www.theatre-studio.com), du mardi au vendredi à 20 h 30, samedi à 19 h 30 (durée 1 h 50). Jusqu'au 14 décembre. Relâche jusqu'au 23 novembre (représentation le 23 à Nogent-sur-Marne, Scène Watteau). Tournée en 2014.



Reg'Arts
Spectacles, expositions, événementiel

www.regarts.org

TROIS SŒURS

[Théâtre Studio d'Alfortville](#)

16, rue Marcelin Berthelot
94140 Alfortville
01 43 76 86 56

Jusqu'au 14 décembre 2013
Du mardi au vendredi 20h30, les samedis à 19h30

Merci de cliquer sur J'aime
Mis en ligne le 18 novembre 2013



Christian Benedetti a décidé de monter toutes les pièces de Tchekhov, dans l'ordre où il les a écrites, avec les mêmes comédiens et un même principe scénographique : un espace, les accessoires nécessaires à chaque pièce, quelques éléments de costumes, l'essentiel, rien d'autre. Une nudité qui ne s'appuie que sur l'implication des comédiens et un texte.

Trois sœurs est la troisième pièce montée avec ce principe.

Mais rien de systématique dans l'approche de chaque œuvre. Il ne s'agit pas d'un défi gratuit, ni d'une tentative de performance. Le but de cette démarche est de créer une nouvelle rencontre entre Tchekhov et les spectateurs d'aujourd'hui. Une autre manière de recevoir sa pensée. Chaque pièce secrète sa mise en scène particulière.

Un jeu vif, rapide, scandé, investi, à l'image de ces personnages aussi vivants, distraits et occupés d'eux-mêmes que n'importe quel passant rencontré dans la rue. Certains se plaindront qu'une partie des répliques échappent à la compréhension, mais elles sont pourtant là, portées à chaque seconde par une réelle pensée. À chaque spectateur la liberté d'y puiser.

« Si Tchekhov disait que ses pièces étaient des comédies, c'est, selon moi, parce qu'il pensait que cela devait se jouer dans un rythme de comédie, vite. » C. Benedetti.

Cette vie pleine de doutes, de regrets, d'espoirs et d'élans insensés qui est comme la matière Tchekhovienne, cette vie qui, dans d'autres mises en scène, donne juste l'impression confortable d'un doux-amer, cette vie est ici d'une amertume sans fin, d'une drôlerie décapante et d'une violence fantastique.

Benedetti n'aime pas laisser les spectateurs en paix dans leur confort. Il ne veut pas seulement les faire rêver, les faire imaginer, il les aime dérangés, contrariés dans leurs places de spectateurs. Il ne tient pas à ce que le théâtre soit juste spectacle. Une histoire jolie ou triste, une histoire qu'on raconte, des personnages dont on suit les déboires, les luttes et les aventures en rêvassant.

Sans doute a-t-il craint cet endormissement devant la vitalité poignante qui émane des Trois Sœurs, peur de cette fascination qui peut parfois anesthésier le jugement et la pensée, comme lorsque l'on reste une heure à regarder béat, un feu d'artifice dans le ciel, repos de l'esprit. Aussi, la pièce s'interrompt par moment. Tous se figent quelques secondes. Plus ou moins longtemps. Comme en image arrêtée. Un silence. Un vide totalement partagé entre les interprètes et le public. La même attente. Comme l'attente du réveil. Ce n'est pas un ange qui passe, c'est la mort qui rôde, invisible, impalpable.

Mais quel moment réjouissant que de voir deux cents personnes et la dizaine d'acteurs qui sont à ce moment sur le plateau, scruter attentivement, dans un silence presque religieux, une toupie. Elle tourne sur le sol du plateau, elle hésite, elle repart, tous les yeux s'écarquillent, va-t-elle s'arrêter maintenant ? Elle penche. Sa vitesse finit par s'essouffler. Elle tombe sur la tranche. Et la pièce continue.

Il faut aller voir ces trois sœurs pour ses interprètes, sa singularité, sa nudité, sa noblesse et pour ressentir, face aux destins qu'il nous est donné d'entrapercevoir, l'amertume extrême. Plus que de l'amertume, c'est de l'astringence que l'on ressent, celle qui assèche la gorge et donne soif, une soif de vie inextinguible.

Car au fond de cette amertume lucide et déchirée, surgit une beauté, une beauté qui n'est pas esthétique ni artistique, mais une beauté humaine.

Bruno Fourniès

Télérama.fr

TT On aime
beaucoup

Leur père est mort un an avant que la pièce de Tchekhov commence. Dans la petite ville de garnison, les trois sœurs, orphelines mais libres, ne rêvent que de partir, de changer de vie, de s'extirper de l'enlèvement. Les militaires ont leurs petites habitudes et leurs obsessions. Verchinine, lui, est séduisant. Christian Benedetti signe là une troisième mise en scène du dramaturge russe, vibrante de vie et d'émotions. Il réussit à rendre sensible le chaos qui règne dans cette maison et en même temps éclaire les tensions, les élans entre les personnages. Habits contemporains, lumières allumées dans la salle, la mise en scène est centrée sur l'essentiel : le jeu des acteurs. Notamment Nina Renaux (la jeune Irina pleine de fougue), Christine Brücher (Olga), Florence Janas (Macha) et Christian Benedetti (Verchinine). Un grand moment d'intelligence et de plaisir.

Sylviane Bernard-Gresh

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Le mouvement, fluide, ne s'arrête jamais. Et la cérémonie monte en puissance au fil de la musique étourdissante. Christian Rizzo a réussi une fusion délicate de l'art des « rébêtes » grecs et des derviches tourneurs avec celui des danseurs contemporains. A chacun alors d'en imaginer la portée: fraternelle, spirituelle, esthétique...

— **Emmanuelle Bouchez**

| 1h10 | Le 30 novembre à Valenciennes (59), tél.: 03 27 32 32 32 | Le 14 janvier à Mulhouse (68), tél.: 03 89 36 28 28 | De février à juin à Toulouse, Paris (Théâtre de la Ville), Lille...

PINDORAMA

DANSE

LIA RODRIGUES

T

A-t-on jamais vu pareille exposition de corps? Lia Rodrigues, ex de chez Maguy Marin repartie au Brésil pour y fonder sa compagnie, puis une école de danse au milieu de la favela de Maré, à Rio de Janeiro, a convaincu ses onze danseurs de se lancer dans une incroyable performance. Jambes, torsos, bras, fesses et sexes à l'état brut composent peu à peu sous nos yeux, dans la première partie au moins, un tableau saisissant de l'humanité. Sur une large bande de plastique autour de laquelle se serrent au plus près les spectateurs, une femme vient se lover en solo, avant de revenir en groupe résister à la pression de la vague provoquée sur la bâche par des compères. La lutte est sans merci. Comme toujours dans ses pièces, la chorégraphe s'intéresse aux relations « organiques » à l'autre et pointe, de manière flagrante, la fragilité de la communauté humaine face aux éléments. La suite n'a hélas pas la même puissance: dans un espace parsemé de grosses boules ressemblant à des seins gonflés d'eau, nous voilà debout et errants, surplombant les interprètes, à nouveau nus, rampant à nos pieds tels des reptiles silencieux. Notre point de vue en contre-plongée sur des hommes et des femmes réduits à l'état animal n'est pas des plus confortables, et l'on songe alors à la façon dont les danseurs le vivent... Le titre, *Pindorama*, évoque le premier nom du Brésil avant l'arrivée des colons portugais. Est-ce la clé? Mais s'il faut une explication de texte pour tout comprendre... — **E.B.**

| 1h15 | Du 28 au 30 novembre au Centquatre, Paris 19^e, tél.: 01 53 35 50 00 | Le 3 décembre à Pontoise (95), tél.: 01 34 20 14 14.

T

Le Système

Ribadier

Vaudeville

Georges

Feydeau

| Mise en scène

Zabou Breitman

| 1h55 | Jusqu'au

5 janvier, Théâtre

du Vieux-Colombier,

Paris 6^e

| Tél.: 01 44 39 87 00.

T

Les Trois Sœurs

Drame

Anton Tchekhov

| Mise en scène

Christian Benedetti

| 1h50 | Jusqu'au 14

décembre,

Théâtre-Studio

d'Alfortville (94)

| Tél.: 01 43 76 86 56.

Il y a ceux qui en font trop, qui surchargent. Et ceux qui n'en font pas assez, et finissent par transformer en coquille vide leur entreprise minimaliste. Est-ce parce qu'elle s'est attaquée à une œuvre mineure de Georges Feydeau (coécrite avec Maurice Hennequin dont le nom disparaît ici mystérieusement de l'affiche...) que la metteuse en scène et comédienne Zabou Breitman se croit obligée de compenser la faiblesse du *Système Ribadier* (1892) par une débauche d'effets comiques? Elle pousse les comédiens à un jeu excessif qui ne lésine sur aucun truc ni tic, aucune mimique ni grimace, aucun geste appuyé et sans fin répété? Aucun des clichés d'interprétation qui accompagnent d'ordinaire le vaudeville ne nous est épargné. Et sans distance, sans ironie. Loin de posséder la richesse polyphonique et quasi absurde des grandes œuvres à venir — avec multiplication des intrigues parallèles, surréalistes folies comiques —, la pièce pourtant est étonnante, qui s'inspire de l'hypnotisme pratiqué par Charcot depuis 1878 pour le traitement de l'hystérie. Elle prouve combien Feydeau (1862-1921) était à l'affût des découvertes et pratiques de son époque. Mais pour les détourner jusqu'à la dinguerie, loin de tout réalisme. Son théâtre, hommes et femmes confondus, n'est-il pas peuplé des hystériques chers au professeur de la Salpêtrière? Le volage impénitent et fat qu'est Ribadier, obsédé par son physique, a cru ainsi trouver comment dissimuler ses infidélités. Avant de rejoindre ses maîtresses, il hypnotise chaque soir son épouse. Dame Ribadier est en effet d'une jalousie morbide. Elle ne se remet d'avoir été continuellement trompée par un premier mari défunt, dont elle a trouvé les frasques consignées dans un très intime carnet... Hélas, la sexualité des domestiques, l'arrivée d'un amoureux éconduit et les

marchandages d'un cocu marchand de vins vont peu à peu perturber un système qui s'accommodait jusqu'alors des mesquineries (financières), des compromissions (morales) de tout un chacun. Il faudra en trouver un autre... Sur le couple, Feydeau est déjà sans illusion: tout y est bancal et fondé sur l'apparence, le trompe-l'œil. A l'image du très bizarre espace de guingois, se jouant du dehors et du dedans, de l'équilibre et du déséquilibre, de l'effet de réel et des clins d'œil (le portrait de Feydeau en lieu et place de celui du mari décédé), qu'a conçu le regretté Jean-Marc Stehlé. Hommage soit rendu au poétique et rugueux scénographe et acteur suisse, disparu cet été. Le spectacle n'est pas au diapason de ses finesses de décorateur.

Pas de décor dans *Les Trois Sœurs* (1901) monté par Christian Benedetti. Comme lors de ses deux précédentes mises en scène de Tchekhov — *La Mouette* et *Oncle Vania* —, l'acteur-metteur en scène use du plateau nu et d'une salle de spectacle constamment éclairée (façon Bertolt Brecht), pour faire entendre le texte au plus sobre, au plus intime. Dans des costumes d'aujourd'hui, sans apprêt, les comédiens n'ont que l'incarnation du verbe pour défendre leur partition. Dire le texte avec énergie et rapidité leur sert à concentrer l'intrigue, le sens de la pièce; à en pénétrer immédiatement le cœur. Jouer des silences, des ruptures leur permet de faire entendre la désolation, la mélancolie, l'ombre de la mort qui hantent la chorale sans fin recommencée de leurs personnages désarmés, inadaptés, asociaux. De ceux qu'avait si souvent croisés le médecin-dramaturge russe (1860-1904), qui s'y connaissait comme personne en mal-être et désespérance dans un pays à bout de souffle, obscurément en quête de lendemains qui chantent. Sauf que si les comédiens sont peu inspirés — comme ce soir-là, où ils abusent de pathos dans un dispositif qui au contraire devrait les contraindre à l'extrême rigueur, à la tension à vif — la représentation vire au rien. Et la mise en scène apparaît soudain comme un système qui tourne à vide. Et dont on finit par se lasser, s'il n'est pas habité par les acteurs, de voir répété. Le vide n'apporte pas forcément le plein ●



Les Trois Sœurs, par Christian Benedetti. Une mise en scène dénuée du moindre effet, qui finit par tourner à vide.

TROIS SOEURS
Théâtre Studio (Alfortville) novembre 2013

théâtreStudio



Tchekhov / Benedetti
11 novembre - 14 décembre 2013
du mardi au vendredi à 20h30, le samedi à 19h30
réservations : 01 47 70 80 50
www.theatre-studio.com

Comédie dramatique de Anton Tchekhov, mise en scène de Christian Benedetti, avec Mathieu Barbet, Christian Benedetti, Christine Brücher, Gaspard Chauvelot, Philippe Crubézy, Daniel Delabesse, Elsa Granat (Claire Dumas en alternance), Laurent Huon, Isabelle Sadoyan (Jenny Bellay en alternance), Florence Janas, Xavier Legrand, Jean-Pierre Moulin, Nina Renaux et Stéphane Schoukroun.

Christian Benedetti, comédien, metteur en scène, directeur de troupe et du Théâtre-Studio d'Alfortville, poursuit la concrétisation de l'ambitieux projet de monter, dans son ordre d'écriture, et avec pour but ultime de jouer une pièce par jour, l'intégralité de l'oeuvre

dramatique de **Anton Tchekhov**

Après "La mouette" en 2010 et "Oncle Vania" en 2012, l'automne 2013 voit la création de "Trois sœurs" pour lequel la focale d'exploration du texte et les parti-pris de mise en scène précédemment éprouvés s'avèrent, en l'espèce, d'une acuité et d'une pertinence stupéfiantes.

En effet, par une dramaturgie qui privilégie l'approche structuraliste, "pas de psychologie, pas de pathos, pas de personnages", dont notamment le rôle et les schémas de pensée, et des principes de jeu qui tiennent à la vélocité verbale, qui est à la diction ce que la frappe au kilomètre est au traitement de texte, à l'absence d'inflexion et à la vivacité du rythme, qui hybride celui de la comédie, qui tend parfois à la mécanique frénétique du vaudeville, et certaines techniques cinématiques afférentes à la cadence et à l'arrêt sur image.

Ces choix radicaux, qui agissent comme la substance développatrice en matière de photographie argentique, opèrent une véritable révélation du texte qui, pour l'essentiel, n'est pas un texte théâtral conventionnel constitué de dialogues, et donc d'échanges, quelle qu'en soit la nature, entre les personnages, mais la juxtaposition de monologues intérieurs oralisés de consciences régulièrement figées par la lucidité de l'évidence et qui se croisent parfois lors d'instantanés syncopés.

Dans une scénographie de "théâtre pauvre", un lieu brut, l'ancien entrepôt quasiment "dans son jus" qui héberge le théâtre-Studio d'Alfortville, et quelques meubles, qui ne tend ni à la reconstitution ni à la recontextualisation, se matérialisent ainsi les voix de la fratrie Prozorov.

Sous l'antienne "A Moscou !", le trio sororal rêve de la grande ville de leur naissance, terre promise des lendemains qui chantent. Mais la maison des Prozorov est la maison-tombe des rendez-vous ratés, manqués, impossibles, des rêves avortés et du bonheur inaccessible.

Le bonheur ce serait le mariage et la vie au foyer pour Olga l'aînée (**Christine Brücher**) qui serait prête à épouser n'importe quel homme même sans amour "pourvu qu'il soit un honnête homme" et la sorte de l'école où elle enseigne et qu'elle ne quittera pas, le travail idéalisé comme élément d'épanouissement personnel et le prince charmant pour Irina la cadette (**Nina Renaux**) qui devra affronter le renoncement.

Renoncement cruel et douloureux pour la puînée, Macha (**Florence Janas**), trop vite mal mariée sous l'aveuglement d'une admiration juvénile pour un professeur ordinaire (**Philippe Crubézy**), elle devra faire le deuil d'un amour partagé pour le lieutenant-colonel Verchinine (**Christian Benedetti**) doté d'une épouse névrosée et suicidaire.

C'est aussi à Moscou que doit se dérouler la belle carrière universitaire de Andréi (**Daniel**

Delabesse), le frère studieux sans caractère qui va se faire tondre la laine sur le dos par une plébéienne pragmatique doublée d'un tyran domestique (**Elsa Granat**).

Autour d'eux, d'autres amours malheureuses, avec leur locataire Tchéboutykine (**Laurent Huon**), amoureux transi de leur défunte mère, et le brave lieutenant von Touzenbach (**Xavier Legrand**, le fiancé "de raison" d'Irina qui sera tué en duel, les militaires de passage l'impétueux major Saliony (**Stéphane Schoukroun**), les sous-lieutenants Fedotik et Rodé (**Mathieu Barbet et Gaspard Chauvelot**) et le petit peuple (**Isabelle Sadoyan et Jean-Pierre Moulin**).

Et pour tous, ensemble, un jeu au diapason totalement maîtrisé.

Bien évidemment cette proposition, fort éloignée des déclinaisons convenues de la fameuse "âme russe" et de la mélancolie slave, peut déconcerter. Mais ainsi en va-t-il des aventures théâtrales novatrices. Et peut-être est-ce la raison pour laquelle Christian Benedetti reprend à son compte, avec autant de pertinence que d'impertinence, cette citation de Tchekhov : "Il faut effrayer le public, c'est tout, il sera alors intéressé et se mettra à réfléchir une fois de plus".

MM

www.froggydelight.com